

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Avec l'énergie de l'espoir

Anne-Renée Caillé

Numéro 320, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. (2018). Compte rendu de [Avec l'énergie de l'espoir]. *Liberté*, (320), 55–56.

Tous droits réservés © Anne-Renée Caillé, 2018

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Avec l'énergie de l'espoir

ANNE-RENÉE CAILLÉ

Le roman *De bois debout* de Jean-François Caron est très habile. Cette habileté est descriptive et narrative, mais elle provient également de l'économie stylistique et de la cohérence de l'ambiance générale. On retrouve d'ailleurs certaines de ces qualités dans *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin, sans compter que les deux romans présentent une forme de huis clos partiel mettant en scène deux hommes, dont l'un, plus âgé, soigne l'autre, plus jeune et plus vulnérable. On comprend toutefois assez vite que les soignants sont tout aussi vulnérables, car ils partagent avec les soignés le fait d'être en deuil d'un être précieux. Cette citation du *Poids de la neige* se prête bien au livre de Caron, alors que le personnage de Matthias dit au jeune blessé : « Reste silencieux. Tais-toi davantage si tu le peux, ça m'est égal. Tu es à ma merci. Il suffirait que je joue ton jeu, que je ne dise plus rien, puis tu disparaîtrais peu à peu dans les plis des couvertures. » La guérison passe donc, bien au-delà de celle de la chair, par une parole retrouvée et partagée. Au début de *De bois debout*, il y a la course d'Alexandre dans les bois : tombant, blessé, le pied foulé, la joue sanglante, il court et repense de façon chaotique au trauma du père tout juste tué sous ses yeux, leur histoire désarticulée file sous ses pas jusque chez Tison. C'est à peine debout qu'il s'y présente, à peine capable de savoir ce qui l'y mène et à peine apte à articuler ses pensées embrouillées. En toute liberté, les souvenirs surgiront entre eux et Alexandre en ressortira plus grand, et aussi droit que les arbres tout autour de la maison. En mettant de l'ordre dans son récit, il se remet sur pied. Il n'y a, *a priori*, rien d'exceptionnel dans cette prémisse. L'exceptionnel advient quand tout a l'air de se remettre sur pied alors que cela s'effondre pourtant dans les

JEAN-FRANÇOIS CARON

DE BOIS DEBOUT
LA PEUPLADE, 2017, 394 P.

faits, un peu plus à chaque fragment de vie exposé. Un type de paradoxe qui est sûrement monnaie courante dans les cabinets de thérapeutes.

Au départ, Tison ne sait rien de plus du garçon blessé que le fait qu'il est ce « sorti-du-bois ». Le personnage de Tison est paternel et immédiatement touchant, encore plus quand on apprend que son visage défiguré par les flammes conserve pour toujours la trace de la mort de son fils dans ces mêmes flammes. Le récit de cet incendie est une chose très douloureuse à lire et constitue à l'évidence une réussite littéraire. Alors qu'on se demandait pourquoi le père d'Alexandre l'avait mis en

moi mon matou, mon jeune loup, mon lion, mon homme, mon tannant, mon microbe, mon rantanplan. » La vie est-elle ainsi faite que la logique nous quitte et qu'on se croit tous indestructibles, à l'abri des accidents ? S'entremêle à la douleur réactivée de Tison celle plus actuelle d'Alexandre qui doit se faire à l'idée que son père a disparu en un seul coup de feu accidentel. La douleur appelle la douleur : rétroactivement, il réalise qu'il ne recevra plus jamais les caresses d'une mère emportée quelques années plus tôt par la maladie (il se rappelle « la dernière caresse du monde »).

Plus le récit avance, plus la mémoire d'Alexandre se réveille, plus il devient difficile de croire au « bon » père qu'on pleure initialement. Le même père qui a risqué la vie de son fils adolescent. Celui qui lui dit « ta gueule » à la chasse lorsqu'il a cinq ans parce qu'il

Son visage défiguré par les flammes conserve pour toujours la trace de la mort de son fils.

danger dans une joute mystérieuse avec deux policiers (ç'aurait été le fils qui serait mort à la place du père s'il avait respecté ses consignes, on le comprend même si Alexandre n'en parle jamais), on se demande pourquoi Tison a laissé son jeune enfant à l'étage pour aller voir s'il y avait du feu au rez-de-chaussée, au lieu de sortir de la maison au premier doute, à la première odeur, à la première étincelle. Tison va réussir à sortir, mais avec un corps inanimé collé au sien : « Alexis. Ostie, mon homme, mon tannant, mon microbe, mon rantanplan, mon matou, mon jeune loup, mon lion, mon Alexis champion. [...] Reste avec

est « rendu un homme » ou celui qui l'oblige à pratiquer le même métier manuel que lui. Ces événements aux allures de contresens fabriquent pourtant l'univers émotif singulier du livre, tissé de paradoxes. (L'amour parental n'est-il pas toujours tissé de paradoxes ?) Par exemple, le père qui refuse la littérature à son fils est une façade ; on comprend qu'il a été déçu par l'absence de force concrète, presque matérielle, des livres dans le monde. C'est pourtant une déception liée à *son monde*. Il anticipe la même réalité pour son fils, car il voit bien qu'un legs, bien involontaire, a opéré et il veut le préserver de cette

littérature qui n'a rien fait pour lui. Ce faisant, il le décourage des livres pour l'encourager à utiliser ses mains pour construire, son fusil pour chasser, sa clé à molette pour réparer, à devenir celui qui sait tout faire et qui agit donc efficacement sur le réel. Dans la mesure où les littéraires ne viennent pas systématiquement d'un milieu littéraire ou même réceptif à son existence, cet aspect du livre est vraisemblable. Il arrive toutefois que certains passages soient plus didactiques : « Tu peux pas vouloir être comme le monde qui écrit ces livres-là, le monde qui reste en dehors du monde, t'sais. T'as des livres qui parlent du bois, mais là, christ, voyons donc ! Brûle ça dans le poêle, ces livres-là, pis vas-y dans le bois, toi ! » Ce discours sur la vérité de la vie, du réel (le froid glacial et la neige qui s'engouffrent par la fenêtre ouverte font dire au père « le frette c'est vrai ») qui s'oppose à l'illusion du livre (« Dans un livre, t'apprends rien d'autre qu'un livre. Les mots disent pas la moitié de ce que tu peux vivre. ») est parfois trop appuyé, même s'il est évident que ce genre de discours simpliste existe. À d'autres moments, ce père qui refuse le pouvoir de la littérature parle pourtant avec les allégories d'un poète :



Premier prix
de mémoire courte.

« Ça existe pas, mon homme, une bûche carrée. Parce que les arbres sont toujours croches. Ils ont toujours de quoi au cœur qui est croche. Les bûches, elles ont besoin d'autres bûches pour se tenir droites. Pis les plus croches, elles finissent toujours par prendre le dessus de la corde. » On apprend par la suite que le père a été un « vrai » lecteur, de ceux qui apposent leur signature dans les livres, y soulignent des passages et

« Tu peux pas vouloir être comme le monde qui écrit ces livres-là, le monde qui reste en dehors du monde, t'sais. »

construisent des bibliothèques pour les ranger. Peut-être que le père voulait que le fils apprenne un peu plus la vie avant de les remplir de livres qui font rêver et penser. Un jour, le fils devient lecteur pour d'autres, en échange d'argent ; tous les plaisirs se rencontrent alors dans cette transaction. Les livres qui promettaient que les histoires se répètent éternellement ne lui ont pas menti.

La mise en abyme de la littérature n'est pas seulement thématique, elle est rendue possible par un travail formel d'insertion de didascalies. Celles-ci indiquent qui parle, qui pense, qui se souvient dans le silence de sa tête, qui unit sa voix à un autre, quel chœur fantasmé s'exprime à travers le récit, etc. Ce choix formel vise ultimement une transparence et une simplification de la lecture. Généralement, un saut de ligne peut suffire pour signaler un changement de locuteur, de registre ou d'angle narratif, dans la mesure où le lecteur est capable de les deviner. Cependant, le dispositif systématique de Caron expose le plus souvent une forme de ventriloquie mémorielle très réussie. Il impose des changements constants dans un rythme auquel on s'habitue peu à peu et, ce faisant, il joue également avec la temporalité. Le récit au présent évolue, éclairé par une multiplicité de

souvenirs et de microrécits qui ont leur rôle propre : préciser, reconstruire, éclipser, digresser, juxtaposer.

De bois debout met en scène la possibilité de reprendre les récits. Ils se croisent et se décroisent dans la construction narrative par chevauchement ou alternance. Par exemple, aux souvenirs liés au père d'Alexandre succèdent ceux-ci : les deux enfants du village qu'on n'a pu sauver d'une noyade sous une glace

fendue ; le récit de Tison qui ne peut sauver son Alexis de l'incendie ; la maladie et la mort de la mère d'Alexandre (elle le surnommait d'ailleurs affectueusement Alexis) ; ou la maladie et la mort de l'amoureuse d'Alexandre, Marianne, que sa propre mère appelait Marie-Lune (alors que le premier amour de jeunesse d'Alexandre était Marie-Soleil). Plusieurs éléments se font ainsi écho, de l'ordre d'un hasard pour le moins surprenant, et ils dessinent une sorte de constellation des vies des individus et des spectres qui sont au sein de l'histoire d'Alexandre. Progressivement, une constellation du tragique est rendue visible. « Et, quand je pleure sur elle », dit Alexandre au sujet de son amoureuse, « je pleure encore sur la mère, à rebours ». Même si les deuils s'accumulent et s'imbriquent les uns aux autres, que la majorité des rapports humains se nouent à la fin des choses, à la violence inhérente à la vie, ce n'est pas un livre qui afflige et ce fait nous surprend. Des êtres sont sauvés, d'autres pas. Ainsi va la vie. Comme dans les livres. *De bois debout* avance dans ce constat avec une énergie difficile à définir, l'énergie de l'espoir peut-être. (L)